

Article

« Exploration de quelques aspects cliniques de la problématique paternelle québécoise »

Sophie Martinat

Santé mentale au Québec, vol. 10, n° 1, 1985, p. 20-26.

Pour citer cet article, utiliser l'information suivante :

URI: <http://id.erudit.org/iderudit/030264ar>

DOI: 10.7202/030264ar

Note : les règles d'écriture des références bibliographiques peuvent varier selon les différents domaines du savoir.

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter à l'URI <https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche. Érudit offre des services d'édition numérique de documents scientifiques depuis 1998.

Pour communiquer avec les responsables d'Érudit : info@erudit.org

Exploration de quelques aspects cliniques de la problématique paternelle québécoise

Sophie Martinat*

Le présent article s'inscrit dans le cadre d'une recherche de doctorat en Psychologie clinique sur le père et, plus largement sur la Paternité au Québec. Cette recherche a débuté en 1979 au département de Psychologie de l'Université du Québec à Montréal, conjointement à la création d'un laboratoire de recherche autour du thème *le rôle du père dans la société québécoise en évolution*. Nous soulevons successivement la question de la place et des fonctions du père dans la société québécoise. Nous interrogeons le caractère emphatique de la présence paternelle dans les relations parents-enfants, et analysons la fonction de certaines traditions culturelles, religieuses en particulier, dans la mise en place de quelques problématiques paternelles. Le passé socio-culturel du Québec apporte, selon nous, une coloration spécifique à la problématique paternelle. Dans la famille québécoise, le père est traditionnellement présenté comme autoritaire et absent. Qu'en est-il aujourd'hui? Quelques exemples cliniques tirés de notre recherche tenteront de mieux cerner certains aspects de la dynamique paternelle.

Jusqu'à encore très récemment, l'absence presque totale d'écrits traitant de l'expérience de Paternité, ou du vécu paternel, semble avoir induit dans l'esprit populaire, ou aller de pair avec celui-ci, une vision assez réductrice de cette expérience. De ce fait, la paternité était souvent perçue comme un événement simple et sans problème, ou qui faisait au contraire parler de lui, en cas de pathologie lourde.

Au Québec, la recherche portant sur la dynamique familiale et les relations parents-enfants est encore entièrement centrée sur la relation mère-enfant.

Au congrès de l'Association Canadienne française pour l'Avancement des Sciences, en 1983, on déploirait l'absence notoire du père dans les recherches consacrées aux relations Parents-Enfants (*Actes de l'ACFAS*, Leroux, 1983).

Dans cette société, au même titre que dans l'ensemble des sociétés occidentales, conjointement à une refonte de la structure familiale, on assiste à une augmentation rapide des séparations et des divorces.

Au Québec, le taux des familles monoparentales a progressé de 270% entre 1971 et 1976 (Rémillard, 1982). On observe en conséquence une plus grande fréquence de l'absence du père, et cela de plus en plus tôt dans la vie de l'enfant (*Santé Mentale au Québec*, 1983).

Simultanément à cette progression de l'absence physique du père, se dessine ce que Lacan évoquait en 1938, comme «le déclin de l'image paternelle».

La société québécoise à cet égard ne nous semble pas faire exception et le passé socio-culturel du Québec francophone confère une coloration spécifique à la problématique paternelle. Dans la famille québécoise, le père est traditionnellement présenté comme autoritaire et absent.

On peut difficilement s'intéresser au père dans la tradition québécoise et ne pas relever le caractère répétitif d'une plainte qui vise son absence. Cette «complainte du père» (Krymko-Bleton, 1982) se retrouve dans le roman canadien français moderne, qui trace les traits d'un père infantile et passif, ainsi que dans un certain discours féministe et féminin contemporains. Cette métaphore dépasse largement, selon nous, la simple absence physique du père, et se rapporterait plutôt au manque parfois tragique de référent paternel.

Quelques exemples cliniques, tirés d'une recherche sur le père, effectuée au département de Psychologie de l'Université du Québec à Montréal, tenteront de mieux cerner certains aspects de la problématique paternelle.

Afin d'accéder à une meilleure compréhension des processus psychologiques menant à l'intégration de l'identité *être père*, nous avons rencontré trente-quatre (34) futurs primipères montréalais en période prénatale, entre le cinquième et le neuvième

* L'auteur, psychologue, travaille au B.S.S. Centre-ville.

mois de grossesse de la conjointe, et dix-huit (18) de ces mêmes pères, après la naissance, alors que l'enfant n'a pas trois mois d'existence.

Nous sommes entrés en contact avec ces pères par le biais des cours prénatals. Leur présence à ces cours nous laissait supposer qu'un certain travail d'élaboration psychique s'était réalisé, concernant leurs prochaines fonctions.

Ces pères devaient être: Canadiens français; être âgés entre 20 et 30 ans; vivre conjugalement, mariés ou non et ne jamais avoir eu d'enfant auparavant.

Les témoignages post-natals de ces pères ont été enregistrés puis retranscrits sur papier, sous forme de monographies, en vue de leur analyse interprétative.

Nous aimerions souligner que l'analyse interprétative de ce matériel ne nous autorise pas à élargir l'expérience ou le vécu de ces pères montréalais à la Paternité en général. En effet, nous avons privilégié l'analyse approfondie de cas individuels, en vue de soulever des hypothèses et non de conclure.

Notre intention n'était pas d'établir des comparaisons ou de vérifier la justesse de certaines positions théoriques dans les propos de ces pères mais davantage d'écouter ce qu'ils avaient à nous dire et de prendre ainsi en compte l'originalité de leur parole.

Il nous paraît important de souligner que la Paternité de ces pères ne s'est pas présentée à nous comme une réalité immuable. Nous avons pu noter la grande variété d'affects et de réactions la composant, comme si cet événement pouvait aussi recouvrir des expériences différentes et particulières à chacun.

Cependant, bien que ces paternités aient parfois varié dans leurs formes et leurs modalités, il nous a été possible d'y reconnaître des thèmes communs et quelques problématiques, dont le caractère était constant.

Pour l'ensemble des pères constituant notre échantillon, la naissance paraît donner lieu à une déconvenue. Leur implication n'est pas celle qu'ils ont souhaitée, imaginée, prévue. Confrontés à cette nouvelle situation, parfois déroutante, les mots leur manquent, les gestes leur font défaut, les lieux familiers perdent de leur cohérence et de leur ordre.

Tel père ne s'y retrouve plus chez lui, tout le temps en train de demander où sont les objets. Tel autre parle de «déménagement», de «chambarde-ment», de «blocage».

Tout ceci confère à la Paternité, peu de temps après la naissance de l'enfant, le statut d'une entité qui reste floue, évanescence. Une place est à prendre, mais qui laisse le père déconcerté et sans ressources personnelles: il demeure en attente d'un mot de la mère (ou d'un signe de l'enfant) qui pourrait éventuellement le mettre sur une piste.

Ainsi le père, dès qu'il a connaissance de la conception, tout au long de la grossesse, lors de l'accouchement, par rapport à l'allaitement de façon exceptionnelle, fait figure de sujet extérieur, spectateur d'un événement qui le laisse parfois extrêmement démuni. Tout se passe hors de lui, de son corps, de son concours. Un père nous dit: «L'homme a eu un rôle extrêmement minime quoi. Il a juste eu un acte sexuel, et son rôle s'est arrêté là, pratiquement. On lui reproche presque d'avoir eu un rôle si petit.»

La femme qui grossit, accouche, allaite, renvoie le père à sa propre image corporelle, au rapport qu'il entretient avec son corps, le confronte à l'inéluçable de la différence. Un père explique: «Les femmes ont bien assez d'accoucher. Ce devrait être les pères qui allaitent.»

Le fait de ne pas allaiter est «un manque chez nous les hommes, c'est un point physique, on ne peut rien faire à propos de ça», rajoute un autre.

Beaucoup de pères nous ont dit se sentir «petits», comme on dit se sentir peu de chose, ainsi qu'interroger le sens de leur présence, de leur participation et de leurs rôles à l'intérieur de cet événement.

Un de ces pères rapporte: «Le père a beaucoup de rôles qui ne sont pas palpables.»

Ainsi, ce que ces pères expriment assez globalement pendant la grossesse et peu après la naissance, vise l'absence de points de repères pour eux-mêmes, et leur conviction du caractère parfaitement approprié de la présence maternelle, en regard de l'aspect parfois dérisoire de leurs interventions.

Pendant toute la période de grossesse de la conjointe, et en particulier au moment de l'accouchement, l'équilibre narcissique du père semble pouvoir être constamment remis en question.

Ceci se remarque notamment dans l'utilisation par les pères d'une rhétorique du Beau, pour désigner l'état de grossesse de leur compagne. «J'ai toujours trouvé ça beau une femme enceinte», nous dit l'un d'eux. Un autre rajoute: «Une femme enceinte a un éclat qu'aucune autre n'a.»

Un dernier père associe très explicitement l'idée de Beau à sa participation dans la conception de l'enfant — le Beau devenant la conviction que sa conjointe est porteuse d'un enfant qui leur est commun, qui est donc le sien: «La femme, si elle est enceinte, elle a quelque chose de plus. On sent qu'elle l'a, là, sa vie, c'est sur elle, à son mari, elle attend un petit.»

Conjointement à cela, l'accouchement et son déroulement peuvent prendre chez certains l'allure d'un événement éminamment «renarcissant», selon que la conjointe a accouché «sans intervention extérieure», en quelques poussées ou encore «tout naturel».

Ceci nous laisse supposer que cet événement pour le père ne peut être vécu que sur le mode de la réussite, et cette caractéristique se confirme dans certaines répétitions comme: «J'ai bien aimé ça», «Ça fait pas mal», quelqu'ait été le contenu réel de l'expérience.

L'équilibre narcissique du père participe étroitement de son identification à la parturiente. Cette identification maternelle s'avère particulièrement importante durant la période de travail et à l'accouchement.

Ceci se repère fréquemment dans la qualité du vocabulaire utilisé, la fréquence des lapsus, le «on» participatif. Un père parle de «son accouchement», un autre évoque le processus de dilatation et dit «s'être rendu de 7 cm à 8 cm en trois quart d'heure», puis de «8 cm à l'accouchement dans l temps d'le dire». Enfin un autre, devant le retard du médecin, devra revenir à la «respiration soufflante».

Cette tendance s'observe également dans le ton résolument positiviste qui caractérise l'accouchement. Nombreux sont les pères qui se sont défendus d'avoir pu éprouver, lors de cet événement, des sentiments négatifs, de l'inconfort, de l'ambivalence, de la peur, du dégoût, ou de l'agressivité. Un père nous dit à ce propos: «Ce n'est pas si écoeurant que ça, non c'est beau en maudit.» Un autre père se félicite que «ça n'était pas été si sale que ça».

Pour certains pères, il paraissait impératif de répondre à certaines attentes — celles de mère, de l'environnement hospitalier ou familial, d'être conforme à ce qui était implicitement attendu d'eux, même si cela ne répondait pas forcément à leurs besoins propres.

Ce détail n'était pas sans accompagner une certaine souffrance, ou solitude paternelle, qui se révélait à l'occasion au travers de qualificatifs, soulignant la passivité des pères ou le caractère incongru de leur présence à l'accouchement. Plusieurs se sont perçus comme «nuisibles», «pantins», «animateurs», ou encore en tant «qu'intrus».

Un père, évoquant sa présence à l'accouchement, nous dit: «T'es plus porté à te retirer tout seul, je veux dire, tu te sens plutôt nuisible. On dirait que t'as pas ta place.»

L'identification maternelle du père ne se réalise pas toujours sans heurt ni complication. En effet, l'analyse de notre matériel post-natal met parfois clairement en évidence certains conflits intrapsychiques soulevés par la présence d'une image maternelle qui parasite désormais les traits de la conjointe nouvellement mère ou en passe de le devenir.

Des auteurs ont évoqué à ce sujet la réactivation par la naissance de certaines problématiques intrapsychiques, incestueuses en particulier, qui se concrétise notamment dans le fait que «l'homme va avoir un enfant d'une femme qui s'avère être un substitut maternel» (Zilboorg, 1944; Benedek, 1959; Reik, 1914). Ces fantasmes incestueux pourraient constituer un des points centraux et conflictuels de la Paternité.

Cette thèse semble mise en évidence dans les résistances d'ordre sexuel que manifestent certains des pères composant notre échantillon. Celles-ci visent la conjointe en phase de devenir «mère» et s'observent sous la forme d'impuissance momentanée, de désintérêt, d'absence de goût pour des relations sexuelles régulières. L'évolution du corps de la mère, la présence de l'enfant sont invoquées pour justifier cet éloignement.

Un père parle en ces termes: «Pendant la grossesse, j'étais plus porté à m'éloigner. J'avais une crainte de ça, et pourtant il n'y avait pas de danger.»

De la tendresse va en général compenser cet éloignement. «J'étais plus porté à la mettre aux petits soins», nous dit l'un. «J'étais beaucoup plus tendre, mais moins attiré sexuellement», nous dit un autre père.

L'idée de faire l'amour avec sa compagne est dérangeante pour un père au point qu'il en devient «platonique et figé».

Faire l'amour avec celle qui est désormais associée à une image maternelle devient «immoral», comme frappé d'interdit.

En post-natal, aborder la question de la reprise des relations sexuelles reste difficile pour de nombreux pères, de même qu'associer dans la discussion «maternité», «fonction paternelle» et sexualité. Un père, après nous avoir signifié que «ça allait», que «rien n'avait changé», nous explique qu'il a appris à «moins bousculer», et termine en nous disant qu'il «aimerait bien sortir avec la femme qu'il a épousée».

Un autre raconte qu'il est encore «en quarantaine», et que «ça risque d'être long, sa femme triplant ben gros sur l'ambiance d'être mère». Ce même père rajoute qu'il trouve sa femme «un peu traditionnelle, comme nos mères l'ont été avec nous», dit-il.

Pour d'autres, l'idée de faire l'amour «gratuitement», ou «pour le plaisir», renforce un sentiment de culpabilité et de malaise. Un père nous confie: «Faire l'amour, c'est plus seulement une partie de fesses».

En ce sens, la dimension biologique de la relation sexuelle a pris tout son relief, et la capacité à engendrer lui est désormais associée.

Un père, en particulier, qui est comme «ébranlé» par cette «irruption du réel», nous explique: «On a l'impression que faire l'amour, c'est faire un enfant. On tient ça mort, un peu».

Ainsi, très peu de temps après la naissance est présente aux côtés du père une femme dont les caractéristiques et aptitudes maternelles paraissent occuper une grande place. Toute la place peut-être?

L'allaitement, de façon significative, suscite chez lui tout un questionnement quant à ce qui fait qu'il est différent de la mère, dans le sens de «pas tout bon», comme il le suppose de la mère.

Cette activité vitale occasionne des attitudes compensatrices ou encore, ce que nous proposons sous l'expression de «gestuelle maternelle».

Cette gestuelle maternelle, qui peut être une façon de se trouver une place comme père, prend forme de façon assez exceptionnelle peu de temps après la naissance.

Plusieurs pères commentent alors une expérience de contact extrêmement intime avec le nouveau-né, où ils parviennent à une qualité de communication jamais atteinte auparavant, avec qui que ce soit.

Cet événement prend l'allure d'un mouvement du père vers l'enfant, comme si le père éprouvait à ce moment-là la tentation de prendre l'enfant pour lui.

Un père en particulier, sous forme de proposition négative, nous donne, semble-t-il, quelque chose à entendre de ce désir. Il explique, comme s'il parlait pour sa conjointe: «J'imagine que pendant 9 mois, t'as quelque chose dans ton ventre, puis là, à un moment donné, ça sort. T'as l'goût d'le voir... Tu peux pas lui retirer.»

Le caractère régressif de cet événement se traduit dans la survenue répétitive du sommeil qui caractérise cet instant. Fréquemment, en effet, le père et l'enfant s'endorment ensemble, l'enfant sur le ventre du père, qui «sait» parfois endormir mieux que la mère. Un père exprime cette aptitude à endormir: il «plante sa fille sur sa grosse bedaine, puis là, elle est au chaud, elle est contente», dit-il.

Un autre manifeste une fébrilité étonnante à la venue de son enfant, dont il paraît s'emparer. Il explique: «J'ai été actif du moment que ma fille est arrivée. Il s'agit de la prendre, de la caresser, de l'embrasser, de la bercer, de lui donner son bain, de l'envelopper dans une couverture.» Ce père rajoute: «Je l'ai faite tremper à la température maternelle.»

Un dernier père, enfin, présente cette expérience de grande intimité comme une véritable réparation. «Il était nu, et j'étais nu», raconte ce père. Il poursuit: «Il était sur moi, là, nu, et puis c'est merveilleux, tu as un repos d'une excellence extraordinaire... C'est comme si à un moment donné, tu avais parlé avec lui.»

Ce langage par la peau, sur le ventre du père, par le sommeil, souligne à notre avis le désir très fort, présent chez le père, de communiquer avec son enfant, d'être compris de lui et reconnu par lui. D'autre part, cette expérience pourrait détenir comme fonction de permettre au père d'atteindre la plénitude du lien qu'il s'imagine exister entre la mère et son enfant.

Faisant suite à ce moment de contact extrêmement intime avec l'enfant qui souvent ne se produit qu'une seule fois, nous assistons à un mouvement de retrait amorcé par l'ensemble des pères. Cette distanciation très nette survient après des propos paternels où se donnait à entendre la plainte de ne pas pouvoir «être» ou «faire» aussi bien que la mère.

Ce choix, inconscient, de prendre ses distances par rapport au couple mère-enfant, pourrait détenir plusieurs sens. Le contact trop intime avec l'enfant pourrait être l'un deux. Le sentiment d'avoir usurpé quelque chose revenant à la mère peut également être considéré. Ce retrait est souvent rationalisé dans des activités et intérêts professionnels ou justifié par la pertinence des interventions maternelles.

Lorsque nous rencontrons les pères de notre échantillon, plusieurs insistent sur la nécessité de se donner du temps, ou un répit, pour apprendre à devenir père.

L'état de Paternité semble ici avoir peu de choses en commun avec la conviction innée et brutale d'être père.

Pour certains, l'enfant est encore «un pur inconnu», «un étranger», parfois «un intrus». Il nous paraît important de signaler ici que pour quelques-uns, le processus de familiarisation avec l'enfant s'amorce avant tout à partir de l'enfant lui-même.

Un de nos sujets, évoquant sa conviction d'être père, nous dit: «Ben, j'imagine que la journée où ma petite va m'appeler papa, je vais peut-être en être plus conscient.»

L'ensemble des pères exprime une réelle difficulté à envisager dans l'avenir soutenir un rôle paternel traditionnel. Ils semblent tous ressentir comme une nécessité le besoin de se faire de l'enfant un ami, un camarade, un compagnon, à l'intérieur d'un dialogue ouvert et compréhensif. Un père nous dit à ce sujet: «On est toujours plus proche d'un ami que d'un père.»

Simultanément, une majorité de pères expriment leur regret qu'il n'y ait pas eu plus de dialogue et de compréhension de la part de leur propre père.

Le sentiment d'être père paraît chez certains fragile, fluctuant et il nous semble exister une difficulté réelle à assumer un rôle qui pourrait être autoritaire. Nous relevons chez eux le désir d'être à égalité avec l'enfant, peut-être l'impossibilité pour ces pères d'envisager de personnifier la «loi».

Nous nous sommes interrogés ici sur la qualité de la trace laissée chez ces pères par la métaphore paternelle, dont l'imprécision soulignait d'autant plus la présence d'une image maternelle archaïque.

À l'intérieur de cette problématique, l'option religieuse, dans le choix du Baptême, en particulier

(tous, sauf un père, font baptiser l'enfant) semblait offrir un certain compromis.

La naissance d'un enfant, et a fortiori celle d'un premier enfant, renvoie automatiquement le père à une représentation de la mort (Nawani, 1977), et le fait se questionner sur le sens de son existence.

Le caractère intrusif de ces thèmes pourrait expliquer certaines réactions dépressives du post-partum masculin.

L'irruption du thème de la Mort — la sienne propre mais aussi celle de son père — est tout à fait manifeste dans les entrevues, où l'on note une rupture dans la tonalité affective, entre le matériel d'avant et d'après la naissance.

À l'euphorie prénatale succède un affect dépressif. L'irruption de l'enfant réel oblige le père à faire le deuil de ses vœux fantasmatiques de toute-puissance et d'immortalité.

Dans cette perspective, la tradition catholique, rejetée en prénatal est réintroduite en post-natal, dès que l'enfant est né. Le choix du Baptême offre un système d'explications, en tout cas, paraît réduire l'anxiété que génère ce questionnement autour du sens de la Vie et de la Mort.

Un père nous dit à ce sujet: «Je ne crois pas que tout ce qui existe autour de nous, existe sans raison. Il faut qu'il y ait Quelqu'un qui soit à l'origine de ça.»

Un autre explique: «Ça ne s'est pas fait tout seul, ça ne se terminera pas tout seul.»

Pour tous, le Baptême équivaut à suivre la «tradition». Il est «l'évidence», «il va de soi». «Ça ne se fait pas de pas faire baptiser», «c'est la voie normale», «je suis Catholique», sont des témoignages fréquemment entendus.

Ainsi ce rituel n'est pas questionné, ni sa raison d'être mise en doute. Il semble néanmoins revêtir un sens profond, pour l'enfant dans l'esprit du père, ainsi que pour le père lui-même. À cet effet, un père nous dit que «ne pas être baptisé, c'est un manque dans la vie.»

Sans le Baptême, l'enfant risque de «ne pas être compris», de ne pas pouvoir «communiquer» avec ceux qui l'entourent, c'est-à-dire de ne pas parler en son nom propre et de ne pas avoir de statut social comme sujet.

«Ne pas faire baptiser, dit un père, ce serait faire du mal à l'enfant, lui faire de la peine», courir le risque de le «traumatiser».

«Le Baptême compte dans la mesure où il donne un sens», nous explique un autre père. Nous relevons ainsi le caractère d'inexistence qui frappe l'enfant non baptisé, pour lui-même, et pour le père.

Le Baptême une fois donné, il paraît y avoir accès, pour l'enfant ainsi que pour le père, à un certain ordre symbolique. Par ce rituel, le père pourrait accéder à une forme moins adhésive de paternité — distincte de l'engendrement physique — tout en mettant un terme à la confusion mère-enfant.

Une relation entre le père et l'enfant s'installe. Sans le Baptême par contre, c'est comme si le père et l'enfant étaient «hors sens» (hors la loi). Par le Baptême, l'enfant serait sauvé comme sujet singulier.

La nécessité du Baptême est impérative. Quelques pères nous ont dit être prêts à baptiser eux-mêmes si le prêtre refusait d'accéder à leur demande.

Un père, en particulier, s'apprête à faire la peau au curé: «Qui c'est qu'il est, dit-il, pour nous dire non?... L'entrevue avec lui, ça s'est terminé en sacrant, il a eu peur à sa peau».

Un autre explique: «S'il ne veut pas baptiser notre fille, moi je vais le faire, pour qu'elle ait la foi... J'ai été élevé dans la religion catholique, et je l'ai respectée».

Ainsi certains rituels catholiques, comme la tradition religieuse plus largement dont ils sont tirés, ont à voir avec l'identité du sujet. «Être Catholique», c'est «être» tout simplement. Un père conclut: «Je suis Catholique pratiquant. Ça compte dans ce sens-là, parce que je ne me verrais pas Protestant ou je ne sais quoi.»

CONCLUSION

Faisant suite à ces quelques témoignages, nous réalisons que l'identité fondamentale du sujet pourrait être conditionnelle à sa filiation catholique. On comprendra aisément qu'en ne souscrivant pas à cette tradition, les pères courent le risque, et le font courir à l'enfant, de ne pas s'y retrouver comme sujet singulier, avec une place identifiée dans la suite des générations.

Par le Baptême, les hommes constituant notre échantillon accèdent à une reconnaissance sociale de leur paternité, et du lien qui les unit à leur enfant. Un père, à ce sujet, fait remarquer que ce rituel est une sorte de «deuxième naissance», la première revenant à la mère.

Au terme de cette recherche, il semble assez clair que quelque chose, dans la reconnaissance ou l'exercice de la paternité de ces pères, passe du côté de la tradition religieuse, et peut-être plus spécifiquement du côté de «la mère» qui lui est habituellement associée.

Lorsque nous questionnons ces pères sur leur famille d'origine, nous apprenons qu'elle était fortement pratiquante, et que la mère retransmettait la dimension émotive et morale de la tradition religieuse. Nous constatons également, que dans la décision de baptiser, une pression exercée par les grands-parents, et en particulier par la grand-mère, n'est pas absente. Pour la majorité des pères, la religion au Québec n'est pas en train de s'éteindre mais, au contraire, beaucoup pensent qu'elle renaît.

Ces quelques données, replacées dans le contexte global de cette recherche, nous ont amené à penser que la tradition religieuse, et le rituel du Baptême, permettraient au père de s'inscrire comme père, à l'intérieur d'un ordre ou d'une lignée d'abord maternelle.

Nous soulignons également que ces préoccupations nous ont semblé pouvoir participer du caractère régressif de la période post-natale; en ce sens, sans pouvoir le vérifier pour l'instant, le souci pour la chose religieuse devrait progressivement diminuer au fur et à mesure que l'enfant grandit.

Lors de notre présentation, nous avons insisté sur la naissance en tant qu'événement travaillant au retour du refoulé. La Paternité, dans ce contexte, représente un temps d'intégration de certaines phases antérieures de la maturation libidinale, sujet à la réactivation de quelques problématiques intra-psychiques, oedipiennes et incestueuses en particulier.

L'insistance avec laquelle ces thèmes nous ont été proposés pourrait nous amener, dans le cadre de recherches ultérieures, à privilégier l'analyse des mythes dans la culture québécoise ainsi que celles des Imago maternelles, dans la mise en place de certaines problématiques intra-psychiques, masculines et paternelles. Nous pourrions de cette manière mieux comprendre la dynamique paternelle.

RÉFÉRENCES

- AQUIN, H., GODBOUT, J., GODIN, G., LALONDE, M., LORANGER, F., 1969, Le mythe du père dans la littérature québécoise, *Interprétation*, 3, 215-245.
- BENEDEK, TH., 1939, Parenthood, as a development phase - contribution to the libido theory, *Journal of the American Psychoanalytic Association*, 7, 389-417.
- CAMPAILLA, P.G., cité par LEGALL, A., 1972, *Le rôle nouveau du Père*, Éditions ESF, Paris.
- CARISSE, C., 1974, *La famille, mythe et réalité québécoise*, Rapport présenté au Conseil des Affaires sociales et de la Famille du Québec.
- COLEY, D., JAMES, B., 1976, Delivery: a trauma for fathers, *The Family Coordinator*, 25, 359-363.
- DELAISI DE PARSEVAL, G., 1981, *La part du Père*, Seuil, Paris.
- DELAISI DE PARSEVAL, G., 1983, *L'enfant à tout prix*, Seuil, Paris.
- DUMONT, M., JEAN, M., LAVIGNE, M., STODDART, J., 1982, *Histoire des femmes au Québec*, Éditions Quinze, Montréal.
- GRAND'MAISON, J., 1979, *Une fois ensouchée en ce pays*, Éditions Leméac, Montréal.
- GRAND'MAISON, J., 1982, *La révolution affective et l'homme d'ici*, Éditions Leméac, Montréal.
- HOTT, J.R., 1976, The Crisis of expectant parenthood, *American Journal of Nursing*, 76, 1436-1440.
- KRYMKO-BLETON, I., 1982, Le rôle du Père dans la famille québécoise en évolution, IXe Congrès de Psychiatrie sociale, Paris.
- LAFORTUNE, M., 1977, *Le mémoire et les méthodes qualitatives de recherche en psychologie clinique*, Université du Québec à Montréal, Montréal.
- LAGACHE, D., 1979, *La Psychanalyse*, Presses Universitaires de France, Paris.
- LAMB, M.E., 1976, *The Role of the Father in Child Development*, John Wiley & Sons, New York.
- LASCH, C., 1980, *The Culture of Narcissism*, Pocket Book, New York.
- LEMOINE-LUCCIONI, E., 1976, *Partage de Femmes*, Seuil, Paris.
- LEROUX, Y., 1983, *Dynamique familiale et socialisation de l'enfant: Bilan sommaire de la recherche québécoise*, A.C.F.A.S.
- LUSSIER, R., 1969, Le Père, Le complexe d'OEdipe et le point de vue structural en psychanalyse, *Interprétation*, 3, 137-169.
- MANNONI, M., 1981, *D'un impossible à l'autre*, Seuil, Paris.
- MARTINAT, S., 1983, *Paternité et contexte religieux au Québec*, Université du Québec à Montréal, Montréal (inédit).
- METRAUX, A., The couvade, *Handbook of South American Indians*, V.
- MITSCHERLICH, A., 1969, *Vers une société sans pères: essai de psychologie sociale*, Gallimard, Paris.
- MONIÈRE, D., 1977, *Le développement des idéologies au Québec: des origines à nos jours*, Québec-Amérique, Montréal.
- MOREUX, C., 1969, *Fin d'une religion? Monographie d'une paroisse canadienne française*, Université de Montréal, Montréal.
- NASH, J., 1963, The Father in contemporary culture and current psychological literature, *Child Development*, 36.
- NAWANI, E., 1977, *Psychoses Puerpérales*, Université de Paris-VIII, cité par THIS, B., *Le Père, acte de naissance*, Seuil, Paris.
- REIK, T., 1914, *Le rituel - Psychanalyse des rites religieux*, Éditions Denoël, Paris.
- REMILLARD, R., 1982, *Caractéristiques démographiques des familles québécoises: état de la situation*, ministère des Affaires sociales, Gouvernement du Québec.
- RIOUX, M., 1974, *Les Québécois*, Seuil, Paris.
- RODHOLM, M., 1981, Effects of father - infant post-partum contact on their interactions 3 months after birth, *Early Human Development*, 3.
- THIS, B., 1964, Présence du Père, *Bulletin SIPPO*, VI, n° 3.
- THIS, B., 1963, Le père, la mère, grossesse, accouchement, *Vie médicale*, n° 46.
- THIS, B., 1980, *Le père, acte de naissance*, Seuil, Paris.
- TRETHOWAN, W.H., CONLON, M.E., 1965, The couvade syndrome, *British Journal of Psychiatry*, III, 57-66.
- VALLA, J.P., 1983, Elaboration d'une hypothèse épidémiologique à partir de problèmes rencontrés dans des familles québécoises lors de consultations psychiatriques, *Santé mentale au Québec*, III, n° 2, 110-116.
- ZILBOORG, G., 1944, Masculine and Feminine: some biological and cultural aspects, *Psychiatric Journal*, 7, 257-293.

SUMMARY

This article is part of a P.R.D. Research in Clinical Psychology on the father and, on a broader base, on Fatherhood in Québec. The research was initiated in 1979 by the Department of Psychology of Québec University jointly with the creation of a research laboratory around the theme "the role of the father in the Québec society in evolution". The question of the father's place and functions in the society of Québec is raised. The emphasis of the maternal presence in the relationship between parents and children is examined as well as the function of certain cultural traditions, religious ones in particular, in the resolution of certain problems of fatherhood. According to the author, the socio-cultural past of Québec has a distinct influence on the problem of fatherhood. In a Québec family the father is traditionally absent and a figure of authority. What is the situation today? Some clinical examples taken from the research are used to illustrate better certain aspects of the paternal dynamics.